

Robert-Léon Ehret

concepteur de la **francisque gallique**



▲ Le capitaine Robert Ehret à son bureau au secrétariat particulier du maréchal Pétain, Hôtel du Parc à Vichy, avec la francisque au revers de sa veste⁵.
L'emblème du Maréchal avant l'invention de la francisque gallique. ▲ ▲

Le concepteur de la francisque gallique, l'emblème maréchaliste par excellence, est Alsacien ! « Un ardent patriote alsacien » même, selon Louis-Dominique Girard, qui a été le dernier chef de cabinet du Maréchal¹.

Son nom : Robert-Léon Ehret, alors âgé de 49 ans, capitaine de cavalerie de réserve et façonnier (designer) de bijoux chez Van Cleef & Arpels, 22, place Vendôme à Paris. Selon la version admise par les historiens, il se trouvait en convalescence à l'hôpital militaire de Vichy lorsqu'à la fin du mois de septembre 1940 son ami le commandant Bonhomme, officier d'ordonnance du maréchal Pétain, lui demanda de dessiner un fanion pour la voiture du chef de l'Etat utilisée pour ses déplacements officiels.

Symbole des victoires de Tolbiac et de Verdun

On ne pouvait reprendre, en effet, l'ancien fanion tricolore frappé des lettres RF, ni la Marianne franc-maçonnique puisque la République avait été suspendue. A partir d'une suggestion du Dr Ménétre, médecin personnel et secrétaire particulier du Maréchal, le façonnier de bijoux proposa alors un emblème composé d'un bâton de maréchal bleu aux dix étoiles, « *aux extrémités d'or et accosté de part et d'autre d'une francisque d'argent* », la hache de guerre des anciens Francs. Ces deux lames se voulant le symbole des deux grandes victoires remportées contre l'Allemand, Tolbiac et Verdun. L'idée plut et a été aussitôt adoptée².

D'abord emblème personnel du Maréchal, la francisque gallique est devenue sa distinction personnelle, nouvelle Légion d'honneur, par la loi du 16 octobre 1941 en vue d'honorer tous ceux « *qui se sont donnés à lui, (comme) lui-même a fait don de sa personne à la France* ». Elle sera remise à 2 626 récipiendaires, dont 3 femmes, pour seulement 15 radiations.

Le capitaine Ehret a lui-même raconté en mars 1942 au quotidien *Le Matin* comment il en avait eu l'idée. « *J'étais en congé de convalescence à Vichy, dit-il, lorsque je fus présenté au Dr Ménétrel le 29 septembre 1940. Il me demanda de rechercher un insigne symbolisant l'unité française aux ordres de son chef, le maréchal Pétain. C'est donc avec les moyens de fortune dans ma chambre d'hôtel que le 30 septembre je dessinaï la francisque gallique, inspirée de l'arme à deux tranchants des Gaulois, pour remplacer par une image virile l'image à demi effacée déjà de la Marianne. Le croquis fut présenté au Maréchal le 1er octobre suivant avec la légende : la francisque, c'est une époque. Elle appartenait aux pionniers d'une grande France. C'est le symbole du courage et du sacrifice. Le Maréchal adopta immédiatement le projet et le 3 octobre 1940 les premiers insignes sortaient de l'atelier lyonnais.* »³ Atelier installé dans un ancien couvent de Récollets sur la colline de Fourvière.

Le 30 mai 1942, l'hebdomadaire *L'Illustration* a également raconté cette genèse après une entrevue que le capitaine lui avait accordée à l'*Hôtel du Parc* à Vichy, dans un bureau dépendant du secrétariat particulier du Maréchal (donc du Dr Ménétrel). L'article présente le double intérêt d'apporter des détails supplémentaires et de comprendre une photo du capitaine dans son environnement de travail, la seule qui nous soit connue de lui.

Comme dans l'article du *Matin*, Ehret n'y dit pas qu'il était en soins à l'hôpital militaire quand « (s)on ami », le commandant Bonhomme, est venu le solliciter. Il précise par contre qu'il était alors « *encore sous l'uniforme aux écussons du 19e GRDI* ».

Cette indication régimentaire, sur laquelle aucun auteur ne s'est encore attardé, mérite d'être approfondie. L'unité en question est le *19e Groupe de reconnaissance des divisions d'infanterie*. Le capitaine de réserve Ehret y avait servi pendant toute la drôle de guerre jusqu'aux combats de mai-juin 1940. Formé à Beaune, à la mobilisation, le 19e GRDI avait été immédiatement affecté au secteur de la Lauter, au nord de l'Alsace, où il séjourna du 8 octobre 1939 au 29 mai 1940, avec des cantonnements successifs aux « *avant-postes de Lembach* », à Wissembourg, Schaffhouse-près-Seltz, en forêt de Haguenau et à Wintzenbach. Du 1er au 25 mai 1940, il avait la mission d'interdire le franchissement de la Basse-Lauter ainsi que du Rhin jusqu'au confluent de la Sauer. Le 13, il a même contre-attaqué sur la Lauter, mais fin mai il est déplacé sur la Somme, d'où, à la mi-juin, il lui fallut retraiter, en arrière-garde, vers Etampes. L'historique de cette unité nous apprend que Robert Ehret en était l'un des 5 capitaines. Il y commandait l'« *escadron mitrailleuses et canon de 25* »⁴.

Quand le Dr Ménétrel apprit « *ma qualité de joaillier-décorateur*, dit ensuite Ehret à *L'Illustration*, (il) me chargea de créer un insigne symbolisant l'unité française aux ordres de son chef. Me faisant bénéficier de ses propres études sur cette question, il me suggéra d'y faire figurer le bâton de maréchal et les couleurs nationales et me confia deux écussons décorés de deux bâtons de maréchal en sautoir, qu'il avait (déjà) fait réaliser. Muni de cette précieuse indication, ne disposant que d'un crayon et de quelques feuilles de calque rapportées des avant-postes d'Alsace, le lendemain je traçai plusieurs esquisses rapides. Mais je compris bien vite qu'il fallait d'abord donner à mon projet une âme, un sens symbolique, avant de tenter d'en fixer les traits. »

« *C'est ainsi que le rapprochement de deux périodes de notre histoire devait m'amener sur la voie. Après dix-neuf siècles, l'arme à deux tranchants que portaient les Gaulois et leur chef Vercingétorix à l'époque de la première grande épreuve nationale, d'où devait sortir notre pays, retint dès lors ma pensée. Elle allait m'aider à préfigurer dans ses grandes lignes le signe nouveau de ralliement autour du Maréchal Pétain, chef d'une France plongée dans la souffrance et le deuil.* »

« *M. Ehret, ajoute L'Illustration, sort(it) alors de ses dossiers une feuille de calque, sur laquelle figurent la francisque et quelques phrases, qui disent ce qu'elle est : C'est le symbole du sacrifice et du courage. Elle rappelle une France malheureuse, renaissant de ses cendres. Une date suit : 30 septembre 1940. C'est sur cette simple feuille que le Maréchal devait se prononcer.* »⁵



Au musée de la Légion d'honneur ►
Le fanion du 19e GRCI ►►



Monument de puérilité ?

Nous avons aussi le récit d'un intime du Maréchal, Henri du Moulin de la Barthète, chef de son cabinet civil. « *L'institution de la francisque, écrit-il dans ses mémoires, à laquelle s'attachait aussi un serment de fidélité, m'apparut dès ses débuts comme un monument de puérilité. On a voulu voir dans cet insigne un critère de sélection, un modèle de récompense pour les bons serviteurs de l'Ordre nouveau.*

« *La vérité fut beaucoup plus simple. Un officier de réserve, dessinateur de son métier et façonnier chez Van Cleef, le bon capitaine E... (il l'anonymise, puisqu'il le raille), s'essayait dans les bureaux du docteur Ménétrel, à découvrir un motif ornemental qui pût servir de thème aux armoiries du chef de l'Etat. Au sein des pires catastrophes, il se trouve toujours de paisibles esprits pour taquiner l'encre de Chine et s'engager dans des fantaisies héraldiques. La chose en soi n'était pas grave. Mais le capitaine E..., en exhumant de quelque vieux recueil la double hache de la francisque gallique, s'avisa de substituer au manche de l'arme le bâton de maréchal et de dessiner, sur les tranchants des cercles tricolores... Que représentait, au juste, cet insigne ? A mes objections, l'on répondait toujours : il faut que les fidèles du Maréchal puissent se compter. »⁶*

On pourrait aussi s'amuser de cette gallicisation tardive de la francisque, qui était en réalité et comme son nom l'indique l'arme de guerre caractéristique des Francs, guerriers germaniques et non pas celtiques.

Pour le capitaine Ehret, en tout cas, ce fut un tournant. Il est alors immédiatement affecté au cabinet du Maréchal et plus précisément, aux côtés d'un certain Robert Lallemant, au *Bureau de Documentation et de Propagande*, officine chargée de la sélection et diffusion d'objets et de brochures entretenant le culte maréchaliste. Sa fille, alors adolescente et future Mme Perrin-Ehret, devint pour sa part l'amie

de l'épouse du Dr Ménétrel. Elle a gardé un souvenir très précis de l'activité de ce bureau : « *des tas de gens venaient présenter des objets qu'ils proposaient d'éditer : des vases, des stylos, des médailles, de petites statues, de petits bustes, tous à l'effigie du Maréchal.* » C'est ainsi, entre autres, que le capitaine Ehret permit également au maroquinier Gaston-Louis Vuitton de rencontrer le colonel Bonhomme afin d'obtenir l'autorisation administrative de faire venir de Paris des ouvriers retourneurs à ses ateliers de Cusset, dans la banlieue de Vichy⁷.

C'est le général Brécard, rapporte René de Chambrun, le gendre de Pierre Laval, qui devait rapporter de Lyon à Vichy par une « *route encombrée et sinueuse, des maquettes de la future francisque et les premiers vases de Sèvres décorés de la dite francisque* ». Le Maréchal offrit alors à René une maquette de la francisque, qu'il mit à sa boutonnière, ainsi que deux vases de Sèvres⁸.

André Lavagne, chef adjoint du cabinet civil du Maréchal, nous apprend de son côté que c'est par l'intermédiaire d'« *Ehret* » (sans autre précision, mais il ne peut s'agir que de notre capitaine), que le dessinateur **Hansi** avait fait parvenir d'Agen, où il s'était replié, au cabinet du Maréchal son dessin de bons vœux, fort maréchaliste d'esprit, pour la nouvelle année 1942⁹. Cette carte représente en effet le clocher roman de Sigolsheim avec dans le firmament les 7 étoiles du Maréchal et par-dessus un triple rébus « S poire » pour Espoir. Son envoi est la preuve de l'alsacianité du capitaine Ehret et qu'à ce titre celui-ci était alors considéré par une bonne partie de la diaspora alsacienne de la zone libre comme le point d'entrée le plus direct au cabinet du Maréchal.

Lucien Pemjean, primo inventeur ?

Le premier à avoir eu l'idée de prendre la francisque comme fanal de la réaction nationale serait en réalité Lucien Pemjean, publiciste, romancier et ancien militant de l'extrême gauche anarchisante¹, qui avait viré à l'antisémitisme et l'anti-maçonnisme virulents suite au scandale financier du canal de Panama.

A partir de 1935, à 74 ans, il éditait une feuille mensuelle « *Le Grand occident* », placée sous le mot d'ordre « *le judéo-maçon, voilà l'ennemi* ». Patronné par Paul Ferdonnet, il profitait évidemment de financements hitlériens. Et comme logo, il avait adopté une vague et minuscule francisque, dont le dessin a toutefois évolué au fil du temps (voir ci-après).



En avril 1939, pour son n° 43, donc après la nomination du vainqueur de Verdun par Daladier comme ambassadeur de France à Madrid, et pour coller à une idée dans l'air du temps, avancée dès 1936 par l'extrémiste Gustave Hervé (« *C'est Pétain qu'il nous faut !* »), ledit Pemjean signa un éditorial intitulé « *Pétain au pouvoir* » !

Pour *Le Franc-Tireur*, organe clandestin de la Résistance lyonnaise, de tendance radicale-socialiste, c'est la preuve que les Hitlériens et les Pétainistes souhaitaient et préparaient de concert l'avènement au pouvoir de Pétain dès avant la drôle de guerre. Il l'affirma noir sur blanc dans une de ses éditions du printemps 1943. Ce que répercuta la revue de presse de « *La France au combat, bulletin (londonien) de la libération nationale* » du 1er août 1943, puis la BBC le 14 janvier 1944² ainsi que *Rafales*, la revue illustrée publiée à Alger par Jacques Lorraine, auparavant speaker « *Français Libre* » sur les ondes de la BBC.

La question de ce logo fut évidemment reposée lors du procès Pétain en mai 1945 devant la Haute cour de justice. « *Le président Mongibeaux (fit) circuler parmi les jurés des exemplaires de la feuille Le Grand Occident, qui portait en exergue la francisque du Maréchal.* »³ Le juge Bêteille la mit sous les yeux du commandant Loustounau-Lacau, témoin de la défense. Pétain l'a prise en main. « *Ce n'est pas ma francisque, ça, dit-il alors ! Il n'y a pas de bâton de maréchal. Ça fait une différence !* ».

A la question qui vous a suggéré le choix de la francisque gallique comme emblème de l'Etat français ?, il répondit : « *Je ne saurais le préciser. La francisque était l'emblème des francs* »⁴. De fait, comme le souligna alors Me Lemaire, l'un des trois défenseurs de l'accusé : « *Le Maréchal ne peut être tenu pour responsable des campagnes menées en son nom* »⁵. L'accusation dut donc renoncer à son soupçon complotiste d'une entente Pétain-Hitler préalable.

Le Dr Bernard Ménétre, qui était, à la suite de son propre père, le médecin personnel du Maréchal, puis à Vichy son secrétaire particulier, était son intime depuis sa plus tendre enfance. Il n'ignorait sans doute pas le logo primaire imaginé par Premjean. On ne peut donc exclure que celui-ci lui ait donné l'idée de combiner la francisque des francs au bâton étoilé de maréchal de France, combinaison que l'Alsacien Robert-Léon Ehret a réussi à formaliser idéalement, sans que Pétain aie eu besoin d'y être directement impliqué.

Jean-Claude STREICHER (7 février 2026)

(1) maitron.fr (2) Jean Galtier-Boissière : « *Mémoires d'un Parisien* », La Table Ronde, t. 3, p. 83-84. (3) *La Dépêche de Constantine*, 30 juillet 1945. (4) *Le Franc-Tireur*, 27 mai 1945. (5) *La Croix du nord*, 14 août 1945.

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme since 1906



Gardien du trésor Van Cleff & Arpels

Mais Louis-Dominique Girard apporte un autre détail qui a son importance. A l'en croire, le capitaine Ehret était le « *conservateur de la fortune des (Van Cleef & Arpels), joailliers israéliens réfugiés aux Etats-Unis pour la durée de l'occupation.* (Et c'est justement) *pour lui faciliter la garde d'un trésor convoité par les Nazis (que le Maréchal) l'avait pris à son secrétariat particulier.* »¹

Cette indication doit être prise au sérieux, car l'ancien chef de cabinet, toujours d'une extrême rigueur, est difficile à prendre en défaut. Sur son blog, Jean-Jacques Richard, l'historien des Van Cleef & Arpels, confirme effectivement, documents originaux à l'appui, que lesdits joailliers ont pu déménager tous leurs stocks de bijoux, d'or et de matières précieuses en zone libre dès le mois de juin 1940, puis deux mois plus tard transférer leurs parts à deux associés et des membres de leur personnel, avant de se réfugier à New York. En juin 1942, une enquête de la *Treuhand und Revisionsstelle* a donc conclu pour leur entreprise familiale à une « *aryanisation non sincère* », qui ne pouvait être homologuée.



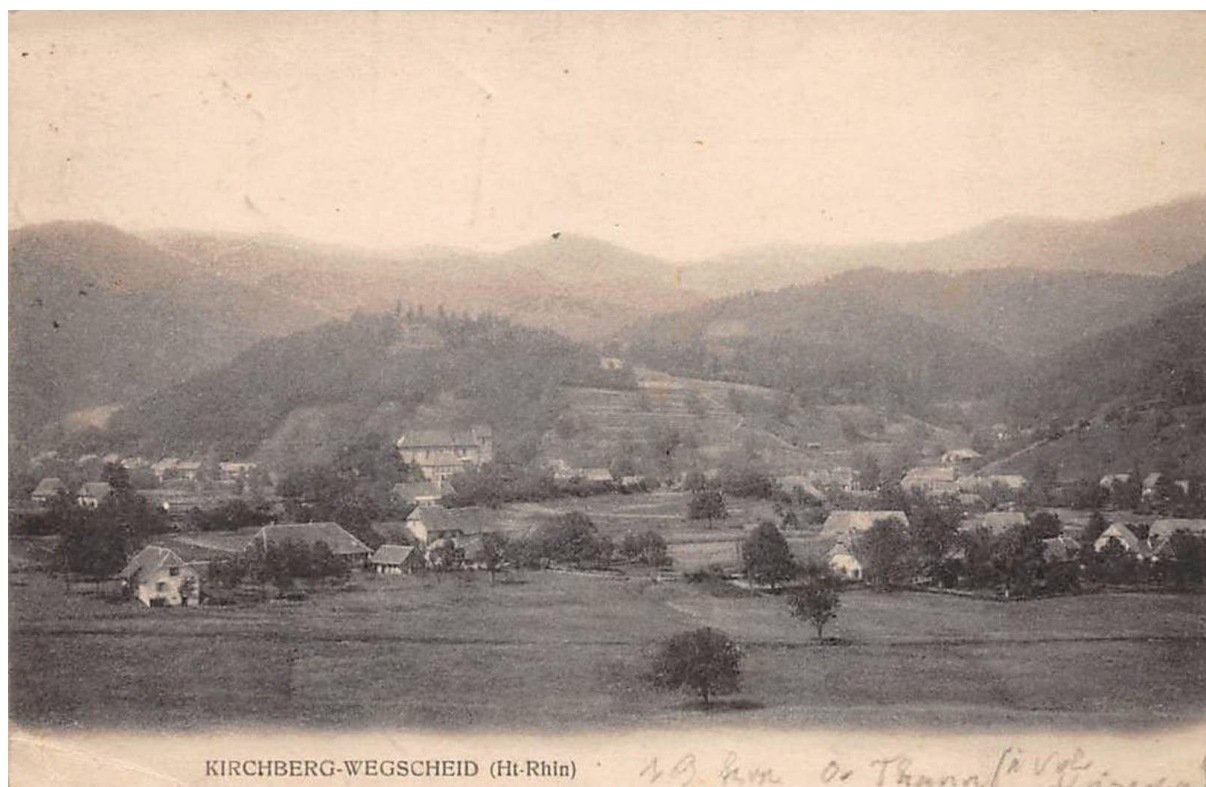
Revue des chefs de *Chantiers de la jeunesse* à Vichy, par Pétain et son ministre de la guerre Huntziger, devant l'ancienne boutique du maroquinier Vuitton du rez-de-chaussée de l'*Hôtel du Parc*.

Sans doute la *Treuhand* n'a-t-elle rien pu y changer, car le 19 octobre 1944, donc au lendemain de la libération de la capitale, Claude Arpels et Paul de Leseleuc, seuls gérants de l'entreprise familiale, certifient à Paris que René Bry, leur commissaire-gérant depuis 1940, leur a tout restitué « *sans manquant* »^{10 11 12}.

Tout aussi surprenant : la boutique vichyssoise des Van Cleef & Arpels, ouverte en 1913, se trouvait au rez-de-chaussée de l'*Hôtel du Parc et Majestic*, siège des services gouvernementaux du Maréchal, et juste à côté de la boutique Vuitton. Jean-Jacques Richard affirme que cette boutique Van Cleef & Arpels a été « *fermée sur ordre du Dr Ménétrel* » (sans autre précision), mais pas la boutique Vuitton. Et que c'est dans ce point de vente Van Cleef & Arpels que le Dr Ménétrel a pu installer la boutique de son officine de propagande maréchaliste par l'objet et l'image, dit *Bureau de documentation et de propagande*, créé le 1er octobre 1940¹².

Le Dr Ménétrel, ajoute l'historienne Bénédicte Vergez-Chaignon, avait confié la direction de ce bureau à l'un de ses anciens patients, Louis Croutzet, qui, ajoute-t-elle, était assisté du joaillier de la maison Van Cleef et Arpels, « *connu pour avoir été le designer de la francisque* »¹³. Donc de Robert Ehret en personne.

A l'occasion, il arrivait aussi que le capitaine Ehret, « *du cabinet du Maréchal* », remplace le chef de l'Etat dans ses représentations officielles. Le dimanche 14 septembre 1941, il se rend ainsi de sa part à Effiat, entre Vichy et Riom, pour ensuite de là accompagner jusqu'au train de Paris 44 fillettes de l'orphelinat d'Orbais-l'Abbaye (Marne), qui avaient été repliées en Auvergne lors de la débâcle de juin 1940. On avait en effet jugé pouvoir les ramener dans leur établissement d'origine. Avant leur départ, il leur fut servi un « *déjeuner délicat et substantiel* ». On les pourvut aussi de « *vivres et de provisions suffisantes pour se réinstaller* ». Le capitaine Ehret leur remit enfin à chacune d'elles une photo de la visite que le Maréchal leur avait faite peu de temps auparavant¹⁴.



KIRCHBERG-WEGSCHEID (Ht-Rhin)

www.delcampe.net

Dupuy-Cyrille

Originaire de Wegscheid (Haut-Rhin)

Robert-Léon Ehret était né le 13 mars 1891 vers 11 h 30 à Paris, 174, rue St-Antoine, dans le 2e arr., comme fils d'un « *père non dénommé* » au domicile de sa mère, Marie-Thérèse Talivey, 21 ans, née à Lyon le 26 mai 1869, alors simple domestique, si bien que sa naissance n'a été déclarée que le lundi 16 mars suivant par la sage-femme¹⁵. Aussi, les témoins ont-ils été un simple cuisinier et un porteur des Halles. Son père Gustave Ehret, sommelier domicilié 29, rue Ste-Appoline (2e arr.), ne l'a légitimé que quatre ans plus tard en épousant sa mère, alors cuisinière, le 8 juin 1895 à la mairie de cet arrondissement, et sans contrat de mariage. Des « *amis* » leur ont cet-te fois servi de témoins : un cocher, un employé, un teinturier et un maçon, tous du quartier¹⁶.

Sur Geneanet, on lit que Gustave Ehret était un optant, mais les *Cahiers des optants des départements d'Alsace et de Moselle* ne le confirment pas. Il était né le 1er décembre 1866 à Wegscheid, au fond de la vallée de la Dol-ler, entre Masevaux et le Grand Ballon d'Alsace, où les Ehret sont d'ailleurs toujours bien représentés. Son pro-pre père Ferdinand y était né le 28 septembre 1836 d'un père tisserand domicilié dans l'*Oberdorf*. Ce Ferdinand, aubergiste, y avait épousé Barbe Held le 9 juillet 1866 et en avait eu 7 premiers enfants nés à Wegscheid jusqu'en 1876 et dont Gustave était l'aîné. Après quoi, Ferdinand s'était installé à Issy-les-Moulineaux, où il eut encore trois fils, le premier le 21 décembre 1879, puis des jumeaux le 6 décembre 1881¹⁷.

Robert-Léon Ehret, selon son registre matricule¹⁸, était « *ouvrier lapidaire* » (tailleur de pierres précieuses), puis bijoutier joaillier, d'abord domicilié 46, rue d'Argout (2e arr., près de la place des Victoires), donc non loin de la place Vendôme. Incorporé le 1er octobre 1912, il était monté en grade dès avant la *Grande Guerre* (brigadier en mai 1913, maréchal des logis en juin 1914) et restera en « *campagnes contre l'Allemagne* » jusqu'au 22 août 1919. Passé adjudant en octobre 1915, il avait été versé dans le 4e régiment de cuirassiers à pied en juin 1916, puis nommé sous-lieutenant en novembre 1916. Il a été cité quatre fois à l'ordre du jour de sa division :

- **le 11 novembre 1915** : Dans les tranchées noyées d'une boue froide, gluante et épaisse, sous un bombardement constant et meurtrier, a su maintenir le moral de ses hommes. Les pieds abîmés, n'a pas quitté son poste un seul instant pendant 4 jours du 2 au 7 novembre. Ne s'est présenté au docteur que par ordre, après la relève de l'escadron et la rentrée au repos ;
- **le 18 juin 1917** : Jeune officier d'une splendide bravoure, a enlevé le 5 mai sa section à l'assaut avec un bel entrain, qui a assuré la possession d'une partie de la première ligne ennemie et d'un fortin à l'arrière. Blessé à la figure par une grenade, aveuglé par le sang, est resté devant sa section et a dépassé le second objectif. Ne s'est fait panser que sur ordres réitérés et a refusé de se faire évacuer ;
- **le 9 décembre 1917** : Le 3 décembre 1917, pendant un coup de main exécuté par l'ennemi, s'est bravement porté en tête de sa section à la contre-attaque pour secourir un petit poste et rejeter l'ennemi du terrain où il avait pénétré ;
- **le 20 avril 1918** : Magnifique officier, modèle des plus hautes vertus morales et militaires. Le 24 mars 1918 a tenu en échec un ennemi très supérieur en nombre. Disparu (le 24 mars 1918 à Igny-le-Gay, entre Reims et le Chemin des Dames) en se portant sous une grêle de balles au secours de son chef d'escadron blessé.

En réalité, il avait été fait prisonnier et interné à Karlsruhe, mais put rentrer au dépôt de Satory près de Versailles dès le 20 décembre 1918. Avant sa démobilisation, il fut encore promu lieutenant fin mars 1919 et admis à suivre le cours d'application de l'*Ecole de cavalerie de Saumur*. Après une dernière période d'instruction au 31^e dragons du camp de Bitche en juillet-août 1931, il passe capitaine de réserve en novembre 1935. En août 1931, son domicile civil était le 2bis, rue des Rosiers à Paris (4^e) et en mars 1936, le 25, rue des Laitières à Vincennes.

Ses citations lui ont valu d'être fait chevalier de la *Légion d'honneur* le 16 juin 1920, puis officier le 3 mai 1963. Mais son dossier de légionnaire n'est pas consultable sur la base Léonore. Ses états de services entre 1939 et 1945 ne sont pas non plus communicables. Robert-Léon Ehret avait épousé en 1922 une certaine Magdelaine Moiraud-David, dont il eut deux enfants, Pierre et Annette¹⁹. Il est décédé à l'âge de 77 ans le 17 août 1968 à Montreux (canton de Vaud, Suisse), son domicile se trouvant alors à St-Mandé, 1bis, avenue Victor Hugo (Val-de-Marne), entre Paris et Vincennes¹⁶. Sa mère Marie-Thérèse Talivey, décéda pour sa part à Gevrey-Chambertin le 1^{er} mars 1963 à l'âge de 93 ans¹⁹.

Jean-Claude STREICHER (18 février 2026)

(1) Louis-Dominique Girard : « *Mazinghem ou la vie secrète de Philippe Pétain, 1856-1951* », auto-édition, 1971, p. 440. (2) Michèle Cointet : « *Qui a inventé la francisque ?* », in Michel Rouché : « *Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire* », CNRS, 1997, p. 672. (3) *Le Matin*, 11 mars 1942, Gallica. (4) http://grca.free.fr/historique_grdi/19_grdi.htm (5) *L'Illustration* du 30 mai 1942, p. 88-89. (6) Henry du Moulin de Labarthète : « *Le temps des illusions. Souvenirs-Juillet 1940-avril 1942* », Genève, A l'enseigne du cheval ailé, 1946, p. 275-276. (7) Stéphane Bonvinci : « *Louis Vuitton, une saga française* », Edit. Fayard, 2004, 374 p. (8) René de Chambrun : « *Ma croisade pour l'Angleterre* », Perrin, 1992, p. 199. (9) Louis Cernay : « *Le Maréchal Pétain, l'Alsace et la Lorraine, Faits et documents, 1940-1944* », Paris, Les Îles d'or, 1955, 177 p. (10) Wikipedia, notice Van Cleef & Arpels. (11) CDJC : CXVII-124. (12) <http://histoiredesvancleefetdesarpels.blogspot.fr> (13) Bénédicte Vergez-Chaignon : « *Le docteur Ménétrél, éminence grise et confident du maréchal Pétain* », Perrin, 2001, p. 111-112. (14) *Journal des débats politiques et littéraires*, 15 septembre 1941, Gallica. (15) Archives de Paris : V4E-5628. (16) Archives de Paris : V4E-8099, n° 374. (17) Etat-civil du Haut-Rhin. (18) Archives de Paris : D.4R1-1640, n°102. (19) Geneanet, avec l'aide d'Antoine Merkel, Soultz-sous-Forêts.